

Rémy Prin

L'empan  
des  
années

& PAROLE  
PATRIMOINE

Le présent extrait est destiné à une première évaluation du livre. Il rassemble plusieurs éléments sans continuité :

- ▶ la 1<sup>ère</sup> page de couverture
- ▶ les pages 7 à 9
- ▶ les pages 14, 15 et début 16
- ▶ les pages 39 à 42
- ▶ les pages fin 77, 78, 79 et début 80
- ▶ les pages 145 à 148 et début 149
- ▶ la 4<sup>ème</sup> page de couverture

ISBN: 978-2-9529905-3-0

© Parole & Patrimoine et Rémy Prin, 2019

[www.parole-et-patrimoine.org](http://www.parole-et-patrimoine.org)

[editions@parole-et-patrimoine.org](mailto:editions@parole-et-patrimoine.org)

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle par quelque procédé que ce soit, sans le consentement des auteurs ou de leurs ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

C'est au jardin, devant la maison. Tu te penches vers la terre, tu prends soin de ce qui pousse. Derrière, les grands arbres qui font l'ombre. D'où j'écris, je te devine, silhouette à même le sol, heureuse de l'air, immuable depuis tant d'années, tu dresses l'éternité dans le jardin. Quand je me penche, au loin l'échancrure des collines, leurs courbes, le regard qui va vers le Sud. La mémoire si longue entre nous, tous les bienfaits des saisons façonnées par nos mains, le jardin, la parole, les regards, la vie qu'on croit tenir en soi. Je te vois dans le jardin, c'est la permanence du bonheur, sans qu'on sache pourquoi, ni comment. Mais entre nos regards une certitude encore, un abandon. Ce qui s'est forgé dans la durée, à travers les désastres du monde, le risque des vies. Ton image parmi la lumière, au devant de la maison, qui me bouleverse. Ce que j'ai si peu compris, de tout ce temps vécu. Les années dans l'espace de la main que celle-ci voudrait reprendre, toucher comme la saveur même. Discerner ombres et lueurs, apprendre de la rupture

d'avec le temps d'avant, il y a si longtemps, jusque là, jusqu'à maintenant, aujourd'hui. De l'amour qui transforme tout nous ne savons rien. Sauf la mémoire de ce qui vous chavire un jour, vous mène inéluctablement ailleurs.

Dans la boîte en carton du grenier, le tas de lettres que j'ai classées, que j'ai relues, cinquante ans après. Plus de six cents. La première du 13 octobre 1965, deux mois après notre rencontre. Je suis à Lille, j'entre en seconde année de l'école d'ingénieurs. J'ai dix-huit ans. C'est toi qui commences ces vagues d'écriture qui vont peupler trois ans d'absence. L'amour à peine éclos à l'épreuve de la solitude que les mots vont tenter de combler. L'encre sur certaines est tant fanée qu'on ne peut plus les lire, et c'est étrangement une douleur que ce manque à jamais dans la chaîne des mémoires. Les yeux qui cernent, qui cherchent le contour des lettres, le sens évanoui. Admettre la disparition. Ces lettres qu'on a gardées parce que peut-être c'était confusément ce qui nous avait fondés, permis de franchir le temps long de l'absence. L'énergie concentrée, dense, qui nous avait lancés dans l'aventure de vivre qui m'éblouit encore aujourd'hui.

Les lettres ne témoignent que des désirs, elles disent à peine les souvenirs. Des années ensuite, longues, une vie sans lettres – il n'y avait pas de raison, des instants que la mémoire agrège, qu'elle garde parfois au hasard des émotions, qu'elle garde toujours pour les plus précieux, quelques photos papier encore, puis qui deviennent numériques, logées dans le virtuel des disques durs ou des nuages, à la merci de l'effacement. Si peu de tangible qui reste de l'aventure, mais la force du regard encore et des sourires, cinquante ans plus tard. Ces lettres que j'ex-

plote, j'en sais le dérisoire, les contenus si naïfs, j'en déchiffre les détails d'un quotidien banal, jeune fille et jeune homme dans l'émergence d'un premier amour, la trame en pointillés de leurs émotions, rien qui vaille au fond qu'on s'y arrête. D'où vient pourtant qu'au-delà de la nostalgie je les vois, ces mots, comme une trace utile ? Peut-être, parce qu'en ces temps de la profusion numérique, ils m'apparaissent comme un autre refuge, un autre récit dont les tenants et les aboutissants font différence. Et que les interroger nous fait voir en creux ce que ce temps est devenu.

S'il faut donner sens à cette tentative, c'est chercher dans le parcours cette énergie qui a passé le temps. Quelle musique la mémoire continue-t-elle d'écrire, nous enchantant à notre insu, qui nous fait supporter les aléas du monde ? Qu'y a-t-il dans l'orbe de ton sourire, qui m'a mis en chemin ? Je ne sais rien de cette densité-là. Décombres, déchirures, désenchantements, délabrements même... qu'est-ce qui nous reste dans la totalité du monde ? Ce qui nous dévisage soudain, après tant de saisons, qu'on a cru retenir entre ses doigts. Dans l'écart de la main, ce si peu entre nous, entre nous et le monde, qui s'échappe toujours, que le geste des mots recoud sans fin. Comme si l'on pouvait tenter, de la mémoire affaiblie, disparate, une cohérence peut-être, vers notre précaire présent.

*Hier c'était le baptême des bizuths. Il y a eu un défilé folklorique en ville et on a crié, si bien qu'aujourd'hui je suis aphone. Hier soir, il y avait un zinzin<sup>1</sup>... Je ne m'interroge pas sur ce qu'est le désir. Pas encore. Faire pareil. Comme les autres. Mal à l'aise pourtant dans la mise en scène collective. Je revis l'humiliation de l'an passé. Et nulle envie de vengeance ou de pouvoir à brandir. Au même moment, tes mots : cette semaine, j'ai étudié le Moyen Âge. Ce que j'aime surtout dans cette époque c'est la fraîcheur de tous les poètes. Toi qui te taxes d'être scientifique, n'aimes-tu pas cependant Charles d'Orléans et Villon ? La sensation de la différence et de la terre inconnue, la mémoire en bribes de l'école, "Frères humains qui après nous vivez..." , cela qui me semble si loin dont tu me fais mémoire. Qu'est-ce qui nous fait choisir nos mimétismes ? L'appel de la foule qui fait crier dans les rues, ou la fraîcheur des poèmes oubliés. C'est toi qui m'ouvres vers cela qui n'est pas la science, que je m'apprêtais à perdre. Je n'ai rien compris encore de cette puissance du modèle. Rien sans le désir, rien sans celle ou celui qui le porte dans son image scintillante, mais rien non plus sans son dépassement, sa transfiguration. La force d'attrait de la foule, je la pressens déjà comme pervertie, épuisante. J'en ai peur. Peur que la fusion de se croire ensemble dissolve tout projet. Nous n'apprenons qu'au travers des modèles. Mais comment se détacher de l'image à quoi l'on adhère, à quoi l'on se fixe, pour suivre un chemin singulier ? Comment développer ce qui nous anime, souffle d'âme au long d'une vie ? Aujourd'hui que les vents mimétiques, dévastateurs, viennent sur nous par vagues comme des tsunamis, je serre encore en moi cet immense bonheur des autres mondes où tu m'as emmené. *L'univers,**

---

1 zinzin : soirée de fête des étudiants.

*on en voit une petite parcelle, mais on ne comprend pas tout. C'est comme un grain de sable sur une plage. On se frotte aux autres, mais on ne verra jamais la plage entière. À portée de soi, le sentiment de ces mondes multipliés, grains de sable, mémoires. À part le vent qui les soulève, quelle boussole ?*

**D**ans ces lettres, les signes d'un autre monde, d'un temps d'avant, dont seul le travail de mémoire cerne les contours. *Ma logeuse a le téléphone, aussi, si tu veux, tu pourrais me téléphoner ici, un soir à une date que tu me fixeras. Tu me préviens avant par lettre. Bien sûr je ne pourrai pas trop te dire des mots d'amour, car le téléphone est dans la salle à manger, mais on pourrait parler un peu. Le prix pour 3 minutes est de 4,64 F (je te paierai si tu veux). C'est ma logeuse qui te répondra et tu lui demanderas de me parler.*

Cette expérience d'écrire durant trois ans, deux à trois fois par semaine puis presque tous les jours, semble tellement incongrue aujourd'hui, comme celle du téléphone alors rituel improbable. Nous avons gagné l'immédiat des messages, la liberté de l'instant, mais au prix de l'atomisation, de l'inflation et de la solitude du nombre. Aurions-nous pu rassembler l'énergie d'une vie sans cette parole longue, cette lenteur des mots, le temps rythmé par l'attente, les relectures ? Aurions-nous pu éprouver cette solidité partagée de nous-mêmes, au-delà de l'insaisissable des mots même, sans ce déchiffrement recommencé, ces réponses reprises, amplifiées dans les phrases, prolongées parfois d'une semaine à l'autre ? Les moments rares au téléphone furent souvent décevants. D'un côté l'intensité des corps retrouvés durant les vacances, de l'autre le flux régu-

lier des mots, ces signes disparates de nos vies séparées mais qui forgeaient un chant second qui nous tenait ensemble. Parce qu'on l'étoffait dans la lenteur, qu'on apprenait la langue et l'écriture à tâtons, comme l'amour même. Et, parfois, l'écoute inquiète au bout d'un fil qui ne nous reliait pas vraiment, dont on attendait trop une présence incarnée qu'on savait impossible.



Comment émerge la soif d'ailleurs? Ou l'insatisfaction de ce qui vous entoure? Qu'est-ce qui construit le regard sur les blessures du monde? Est-on si naïf à vingt ans – *je te fais 20 longs baisers de 20 secondes chacun pour te remercier d'avoir quand même pensé à mon anniversaire* – que les révoltes vous enveloppent comme des songes? *Hier soir, j'ai regardé "Cinq colonnes à la une". Il y avait un reportage sur l'Afrique du Sud: des Blancs affirmaient tranquillement qu'il étaient supérieurs aux Noirs; ils étaient dans leur grande propriété, et les Noirs lavaient les planchers. Partout il y a des entrées séparées pour Noirs et Blancs, des bus pour Noirs, des bus pour Blancs... Un pasteur protestant affirmait que c'était la volonté de Dieu qu'il en soit ainsi!! C'était horrible.*

Par bribes, la cruauté du monde sous les yeux, au Vietnam les bonzes s'immolent dans les rues, on couvre leur pays de bombes. À vingt ans, entre les merveilles de l'enfance et l'amour fou qu'on espère, comment admettre le malheur, comprendre la guerre? Il y a l'histoire qu'on a apprise, ce qu'on a su dans le lointain, et soudain ce réel qui traverse le corps, d'abomination en abomination. On se dit que ça va changer, s'adoucir un peu, qu'on va trouver des voies raisonnables, opérationnelles, de celles qui président aux technologies qu'on m'apprend à marche forcée. Mais la technique est un leurre qui masque terriblement les choix violents, les pouvoirs. Les années passent, le rythme qu'on croyait fou des études s'accélère encore – travail et pressions multipliées, la vie des jours. Quand on s'arrête

un peu on se demande pourquoi si peu de Mandela, pourquoi si peu d'apaisement. On navigue dans la précarité, les choix imparfaits, le temps presse toujours. Comment ne pas ajouter du malheur à l'horreur? On cherche à l'écart, on voudrait un abri partagé de proche en proche, actes modestes, paroles souterraines... Plus tard encore on se retourne dans la vie retirée, on cherche à prendre encore avec soi ce chaos des hommes. On y voudrait tant trouver ces traces de lumière qui nimbaient les moments de jeunesse.

Tu as vingt ans. Je ne sais pas encore que l'énergie amoureuse que tu m'apportes va longtemps m'animer. Que ce souffle nous préservera malgré ce que devient le monde. Qu'il faudra se défaire de bien des rêves. En ce jour où j'écris, le chef du pays encore le plus puissant du monde vient de traiter ceux d'Afrique de "pays de merde"... Celles et ceux qui ont aujourd'hui vingt ans peuvent-ils être portés comme nous l'avons été par la naïveté du rêve?

*Je voudrais bien avoir Propé. Hier j'ai fait la dissert<sup>1</sup>. Je sou mets le texte à ta critique: Commentez cette affirmation de Georges Duhamel dans Possession du Monde "Ne t' imagine pas que les œuvres des poètes soient uniquement destinées à distraire tes loisirs. Elles ont une mission moins évidente, plus belle, celle de te mettre en possession de ton bien". La poésie alors, tu m'en parles, je la découvre dans les jam-sessions, dans les librairies. Les mots cognent en moi d'une autre voix qu'eux-mêmes, les mots disent l'indicible, lumière et mystère. Le soir parfois, j'essaie de te retrouver sur une feuille blanche, j'essaie d'extraire le mystère. Je ne maîtrise rien des mots, je*

---

1 la dissertation.

vais en eux à tâtons, cela déborde, j'y puise ton amour et c'est sans fin le temps transfiguré. Quand je m'éveille d'écrire, j'ai perdu la conscience du monde, plongé en lui plus intensément que sans doute je ne l'aie jamais été. Tu peuples les mots, c'est toi multipliée que je quête. Quel est mon bien, à part ce vouloir amoureux que nous tissons résolument, naïvement ?

Parmi ceux de la promo, bien peu côtoient la poésie, la musique, ou quelque facette de la culture. Scientifique, littéraire, je découvre les cases bien construites, et leur enclos. Je ne me sens de nulle part, ou plutôt de partout. Comprendre le monde et le sublimer à la fois. Autant dire l'impossible. Du moins je perçois l'un et l'autre versant de l'humain comme en équilibre. Je ne pressens rien encore de l'exil souterrain de la poésie comme de bien des formes culturelles, de leur rétrécissement au profit de ces traînées d'images qui se dévorent elles-mêmes. Spectacle argentifère, et lui seul ou presque qui nous couvre. Hallucinant bruit de fond des réseaux de rumeurs qui enflent. Celles et ceux qui ont vingt ans aujourd'hui trouvent-ils des poètes dans les chapelles souterraines, qui leur font écouter le battement du monde ?

Est-ce pour trouver une issue – fuir ou construire autrement ? Nous avons soif d'ailleurs. *Je voudrais aller dans un pays où les hommes demandent des Français pour les aider. Au moins, à ce moment-là, on a l'impression de faire quelque chose, d'être utile [...]* On est obligé de sortir de soi, de se gêner pour ne pas décevoir leur confiance, alors qu'en France, je ne sais pas si un ouvrier attend quelque

*chose de l'ingénieur. À quoi je fais écho quelques jours plus tard : Je crois que j'ai eu le coup de foudre pour le Canada. C'est un pays neuf, la langue c'est le français au Québec du moins et ce pays réclame des chercheurs et des ingénieurs. Vendredi, j'ai vu un reportage sur les gens du Québec, c'est grand comme 4 fois la France, les gens ne se sentent (c'est ce qu'ils disaient) ni Français ni Anglo-saxons, mais ils tiennent au prestige de la France. C'est un peu comme leur tuteur. Les jeunes se sentent plus Américains que Français et ils veulent plus ou moins tout casser, comme tous les jeunes en ce moment (comme dit Bob Dylan, les temps changent)... Québec, on dirait presque une ville de campagne française, tandis que Montréal sent New-York à plein nez.*

Nous allons chercher l'ailleurs longtemps, c'est-à-dire l'autre, c'est-à-dire un espace où les rouages des hommes, les paysages se déclinent autrement. Par désir de comprendre, de sentir battre les cœurs plus que par insatisfaction. Nous allons chercher sans vraiment réussir, à moins que réussir ne soit cette recherche au long d'un temps où le monde va se faire village, se mêler, s'emmêler, sans savoir vraiment ce qui le fait se mêler ainsi. Avons-nous jamais analysé cette soif ? Avons-nous senti rien qu'un instant la fusion des chemins du monde et le maintien des haines, le déferlement des communications et ces gouffres approfondis encore entre riches et pauvres ?

Le rythme des vacances et le vide dans la mémoire. Il y a les lettres d'avant où le désir de la rencontre monte à l'extrême. On compte les jours, on les répète, croyant hâter le temps qui

reste. Et puis celles d'après, emplies de nous, de ces instants immenses, mais comme un souvenir en allé déjà. Dans les lettres, c'est avant ou après le bonheur. Lui est un grand trou noir. Pas de mots sur nos moments ensemble, plus de mémoire de ce qu'on a partagé.

*Tu sais, j'avais envie d'écrire des poèmes, mais je n'ai pas le temps avec les maths. Et c'est terrible, car je pense au poème et je fais des maths, si bien que le travail n'avance pas du tout... Tous les soirs, je lis un peu de poésie, en ce moment R.G. Cadou. Cadou que j'ai découvert au Furet aussi, avec ce drôle de titre *Hélène ou le règne végétal*. Au dos du livre: "Les ciels de son pays d'enfance, proche de l'Atlantique, les amitiés et surtout la présence et l'amour d'Hélène, telle est la poésie de Cadou". Je n'ai pas hésité, j'ai lu, submergé par l'écriture de cet homme, mort dans son village de Louisfert à trente et un ans et dont l'incandescence des poèmes est sans pareille. Mots simples, d'une extrême puissance, imbibés de la nature, où le tragique du monde effleure à chaque phrase:*

" Si la neige du temps demeurerait sur la terre  
Comme un garçon trop grand qui ne fait point exprès  
D'être pâle et d'avoir dans le fond de ses poches  
Une main que le vide des journées effraie<sup>1</sup> "

Je lis, je relis, je découvre l'ajustement des mots, ce qui dans l'écriture vole derrière eux, comme les chants d'oiseaux invisibles derrière les paysages. Et ces paysages sont les nôtres, ceux du Pays de Retz, de la Brière. Avec Cadou, je découvre à

---

1 RENÉ-GUY CADOU, *Hélène ou le règne végétal*, Seghers, 1966.

rebours là d'où je viens, ces horizons que nous partageons toi et moi.

“ En un pays mené de biais par les averses  
Et meurtri dans son cœur par le fouet des rouliers  
Le lit défait du garde-chasse  
Les chemins creux du monde entier  
C'est là que je t'attends, c'est là que je te veille.<sup>2</sup>”

De ma chambre – *le soleil se couche. J'en vois un dernier reflet sur le pont à côté. Devant moi, il y a un arbre, dernier reste de nature dans une vision de béton et de pierre*, de ma chambre je plonge dans nos ciels d'averses, nos chemins creux, les poèmes disent leur vertige, bien plus loin qu'eux-mêmes. Quelque temps plus tard, nous irons tous deux sur ses traces, à La Bernerie, puis plus tard encore nous recueillir – c'est cela, cueillir encore, cueillir la mémoire – dans son école de Louisfert. Et quand j'aurai écrit quelques textes qui m'auront semblé décents, nous rencontrerons Sylvain Chiffolleau, l'ami de Cadou, encore imprimeur, qui nous accueillera bras ouverts. Et puis enfin, quand Luc Bérumont m'aura préfacé un recueil de poèmes, Hélène Cadou m'écrira d'Orléans “ vos poèmes m'accompagnent, je les relis, évoquant l'amitié, celle de Luc Bérumont, celle des poètes, et de grands pays qui auront toujours cours dans la mémoire<sup>3</sup>”. Nous sommes alors dix ans plus tard, ai-je gagné en certitude? C'est toi qui m'as donné l'écriture, j'ai plongé en elle naïvement, pour me sauver de l'absence, pour qu'entre nous les mots se tissent plus intensément. Au-delà, cela n'avait guère d'importance, j'avais appris la nécessité d'écrire mais je faisais peu de cas de construire une

2 *ibid.*

3 HÉLÈNE CADOU, Lettre à l'auteur, 28 août 1976.

œuvre, tant ces mots ne me semblaient pas si considérables, même si je compris plus tard qu'ils touchaient aussi vraiment d'autres que nous-mêmes.



C'est l'histoire de Danièle et François qui se rencontrent en Croatie, au Club Méditerranée. Nous sommes à la fin des années 60, dans un univers où la publicité (la *réclame* de l'époque), encore peu présente, n'agresse les femmes et les hommes que modérément.

Tu sais, j'ai acheté un bouquin, "*L'éclat et la blancheur*<sup>1</sup>", de Lewino, c'est un roman écrit seulement avec des phrases publicitaires, c'est marquant et en même temps angoissant car tu vois qu'au fond tu n'as même pas un langage qui te soit personnel. Tu te contentes de répéter ce que tu lis ou ce que tu entends. Le titre lui-même renvoie à un slogan publicitaire très en vogue "L'éclat et la blancheur, la lumineuse fraîcheur du teint scandinave". Publicités, mais aussi extraits de notices, d'articles des médias de l'époque, la vie banale d'un couple écrite quasi exclusivement grâce à l'ambiance promotionnelle. Le relire aujourd'hui dresse un constat plus terrifiant que drôle. J'ai oublié la plupart des produits vantés par ces publicités. Du récit n'émane ni éclat, ni blancheur, mais une absence dans la profusion de la langue, comme si, prise au jeu de ses manipulations, toute densité humaine l'avait désertée. C'était cela sans doute l'impératif économique, se mouvoir dans un jeu affriolant de couleurs encadrées, de décors convenus, de voyages balisés à l'extrême, se construire un récit de

---

1 WALTER LEWINO, *L'éclat et la blancheur*, Albin Michel, 1967.

soi-même avec des éléments de langage dirait-on aujourd'hui, pré-formulés, mâchés et rabâchés avant, par d'autres, pour le meilleur des affaires. Quand nous lisons ce livre, nous ne pouvons deviner à quel point il est prémonitoire, à quel point l'accumulation d'informations peut évacuer toute vie de la description même de la vie.

*Une grande nouvelle que j'espère t'annoncer tout à l'heure au téléphone, à 90 % de chances on est admis au Canada. J'ai reçu la lettre ce matin de l'École Polytechnique de Montréal, bien sûr, on n'a pas la bourse encore, mais ça suivra sûrement. De la chambre, je respire tous les paysages des rêves. Dehors, en ce début février, il neige à petits flocons.*

C'est en ces temps qu'on invente la culture comme institution, comme domaine du pouvoir. *Je viens d'écouter à la radio des extraits du discours de Malraux à l'inauguration de la Maison de la Culture de Grenoble. Il a dit : "Les rêves n'ont pas d'âge, ils peuvent être le pôle secret de la vie". Mais il a dit aussi que le monde actuel était menacé d'infantilisme, que le monde avait créé les machines sans cultiver les gens, que toutes les facilités matérielles s'adressaient aux instincts et non à l'esprit. Il a dit que le grand combat intellectuel de notre temps commençait avec ces maisons de la culture.* Le talent oratoire de l'écrivain devenu ministre y est sans doute pour quelque chose, nous devons être nombreux à croire à ces maisons, berceaux à venir de l'éveil à la réflexion, à l'imaginaire, à l'expression même des talents pour le plus grand nombre. Un demi-siècle a passé. Lutter contre l'infantilisme, contre la

mainmise des facilités matérielles, y croyait-on vraiment? Ou n'était-ce pas prise de conscience de la survie précaire de la culture, déjà, qui dictait de s'en occuper? Ou pire encore, la volonté de l'institution de brandir un hochet devant ces turbulents *cultureux* pour mieux les contrôler? Si l'on avait voulu vraiment mener ce combat – faire accéder le plus grand nombre à une conscience plus élaborée du monde, à une connaissance plus fine des altérités, à une appréhension réelle des œuvres et des patrimoines, il eût fallu des moyens autres que la part budgétaire risible qu'on lui a fournie. Le combat s'est enlisé, on a fait des biens culturels une marchandise, quelque peu différente certes, mais de plus en plus soumise aux règles dures des affaires, à leurs mécanismes, *in fine* aux algorithmes des machines dont Malraux pressentait peut-être la dictature à venir. Les images, les spectacles, les événements culturels de toutes sortes ont gagné en profusion, en densité de communication, en types de média, mais s'adresse-t-on plus maintenant à l'esprit qu'aux instincts? C'est que l'économie n'a nul besoin justement d'esprits cultivés, elle les tolère encore mais dans une marge lointaine. Son seul besoin, des acheteurs.

*J'écoute le Vietnam à la radio. C'est triste. C'est écœurant. Dire que c'est le peuple dit le plus civilisé qui fait ça!! Pauvre monde. C'est triste la guerre. Toute la haine et le mensonge des hommes. Le Vietnam encore, peut-on s'habituer à ce leitmotiv lancinant? Les mêmes mots à des semaines de distance, on se répète ici dans l'impuissance comme les bombes là-bas dans l'illusion de la puissance. J'ai vingt ans quand je t'écris cela, l'enfance toute proche encore et ses rêves. Il faudra sept*

ans de plus pour que ça s'arrête. Mais cette guerre lointaine dont nous étions nombreux à nous sentir bizarrement proches, sera relayée par bien d'autres conflits qu'on pourrait égrener comme autant de statues, résidus d'humanité pétrifiée sur un chemin sans but. Et depuis, ce peuple, le plus riche, le plus puissant, qu'a-t-il donné au monde comme mouvement de pensée, comme fertilisant de l'aventure humaine? La science qui alimente les technologies, qui alimentent l'économie, tout-puissant moteur. La guerre encore loin des centres de richesses, ce n'est même pas d'abord l'intolérance ou la haine de l'autre, mais juste un jeu des puissants. L'impératif économique ne s'encombre pas du respect du vivant. Tous deux, nous sommes nés au sortir de cette horreur qu'on nomme en millions de victimes, en ces terres d'Europe qui depuis, chez elles, naviguent au jugé, tant bien que mal en paix. Notre génération aura été celle d'une léthargie bienheureuse, où les haines se sont faites lointaines, produisant des images exotiques, toujours teintées de l'émotion qui fait l'audience mais ne change jamais rien. Notre génération aura été celle de l'apitoiement, et des belles paroles sur les droits de l'homme et la liberté, petits fanions jolis pour les cérémonies.

Mi-février. Je rentre à Lille après quatre jours passés ensemble. Dans l'urgence. On pense à juillet, on se dit "Tout sera clair". L'après-midi, dans ta lettre : *Figure-toi que depuis dimanche, il y a la libre circulation dans les cités, tu vois tu aurais pu voir ma chambre...* En rentrant, plein de gens en sens inverse, on te demande d'aller manifester au rectorat. Tu refuses, tu veux m'écrire. Mais *ce soir je suis allée au compte-rendu de la manifestation. Il y a eu répression alors que le chef des CRS leur avait dit que s'ils descendaient du rectorat*

*avec calme, il n'y aurait rien. Mais comme ils partaient en défilé, les flics les ont attaqués, il y en a un qui est à l'hôpital et il paraît qu'ils piétinaient même les filles et se mettaient à 3 contre un ou une, enfin tu vois les flics qui sont contents de faire des exercices contre les étudiants [...] Il y avait des journalistes, mais ils ont dit qu'ils n'écriraient rien vu que c'était le rapport des flics qui passait.*

La jeunesse en ce début 68 s'émeut, se lève, sans le savoir vraiment, et ceux qui tiennent les rênes ne comprennent pas. Les étudiants à Nantes revendiquent l'autogestion, souhaitent le *renvoi des profs incapables*. Les garçons ont décidé eux-mêmes de circuler librement dans les cités des filles, on les laisse faire, les absurdes blocages sautent ici et là. Mais la soif de liberté, de création, accouche de mots encore insensés. L'autogestion!! Alors nous voici confrontés à la lutte, à la violence sinon à la haine de ce vieux monde qu'on amalgame en nous. Prémices d'une année d'événements qu'on ne sait pas encore, qui fera rupture, culturelle peut-être, économique certainement pas. On va y croire, tous ou presque, pendant un temps plus ou moins court, à ce changement des temps que clame le chanteur américain à la voix rauque.

“Quelle musique la mémoire continue-t-elle d’écrire, nous enchantant à notre insu, qui nous fait supporter les aléas du monde ? Qu’y a-t-il dans l’orbe de ton sourire, qui m’a mis en chemin ? Je ne sais rien de cette densité-là. Décombres, déchirures, désenchantements, délabrements même... qu’est-ce qui nous reste dans la totalité du monde ? Ce qui nous dévisage soudain, après tant de saisons, qu’on a cru retenir entre ses doigts. Dans l’écart de la main, ce si peu entre nous, entre nous et le monde, qui s’échappe toujours, que le geste des mots recoud sans fin.”

*De 1965 à 1968, l’auteur et celle qui va devenir sa compagne de vie échangent plus de six cents lettres, elle étudiante à Nantes et lui à Lille. Cinquante ans plus tard, ce livre s’appuie sur ce matériau de la mémoire, qui semble aujourd’hui si désuet, pour le confronter à ce que les rêves de jeunesse sont devenus. C’est l’histoire d’un amour qui naît et qu’on regarde, après des décennies, dans le chaos du monde.*



9 782952 990530

ISBN : 978-2-9529905-3-0

18 €